Pour une fois, le voyage se fait sans cette brave Biquette, qui reste en pénitence au garage. Là où nous allons, aucune Prius ne se hasarde, car le moindre pépin mécanique ou électrique risquerait de demeurer longtemps une énigme pour les mécanos. Ce sera quand même avec un Toyota, mais pas le nôtre !

Nous sommes en novembre 2008 : Aboubaker nous propose de revenir en Libye, mais cette fois au sud du pays, dans le désert de l'Akakus.

Aboubaker, nous l'avions rencontré en 2007, au cours d'une brève escale de notre bateau de croisière à Tripoli. Il est guide touristique, c'est une activité qu'il préfère à celle de professeur de français qu'il exerçait auparavant ; nous avons bavardé et sympathisé dans le car qui nous conduisait au remarquable site archéologique de Sabratha, que nous avons beaucoup aimé, et nous sommes donc revenus à la première occasion, avec une autre croisière consacrée cette fois essentiellement à la Libye, qui avait lieu en mai 2008, ayant abandonné en chemin quelques préjugés sur ce pays qui "fait peur" à beaucoup. C'est vrai qu'au début ... le caractère fantasque du Colonel, les infirmières bulgares de Benghazi … pas bien rassurant tout çà !

Et là, par le plus beau des hasards (mais Abou assure "qu'il n'y a pas de hasard"), nous retrouvons Abou comme guide, et il nous accompagne, depuis les sites de Tripolitaine (Sabratha et Leptis Magna) jusqu'à ceux de la plus lointaine Cyrénaïque (Appolonia, Cyrène et Ptolémaïs).

Une possibilité s'offrait de voir une fois encore ces sites magnifiques au mois de novembre, nous l'avons saisie, non sans avoir téléphoné à Abou … qui a sacrifié une journée de travail pour nous la consacrer amicalement en tant que "guide privé". Comme nous connaissions déjà Sabratha, ce fut plus une agréable promenade sur le site en compagnie de notre nouveau "petit frère" qu'une visite en règle.

Et c'est ainsi que nous nous sommes laissés tenter, d'autant plus aisément qu'Abou est un homme fort sympathique, alors, oui, c'est promis, nous reviendrons le voir au printemps prochain, et il nous emmènera, rien que nous deux, dans le désert.

Le désert, d'après les connaisseurs, il faut le voir, soit en octobre/novembre, soit vers le mois de mars : il ne fait pas trop froid la nuit, et les températures de la journée sont agréables.

Personnellement, je n'apprécie pas trop l'avion, trop de temps perdu à l'embarquement avec l'obligation de se présenter longtemps avant le vol, trop de tracasseries avec les bagages et autres portiques de sécurité, la nécessité un peu stupide de remonter du sud de la France jusqu'à Roissy … pour redescendre vers le sud, bref, je recherche en priorité une solution "maritime".

Il est vrai qu'on peut partir avec sa voiture jusqu'à Marseille, s'embarquer sur le ferry à destination de Tunis, reprendre la route vers le sud jusqu'au point de passage de la frontière tuniso-libyenne mais arrivé là, d'autres problèmes sont susceptibles d'intervenir, il y a encore l'obligation d'arborer une plaque libyenne provisoire, de souscrire une assurance locale, et les conditions de circulation sont telles qu'en cas d'accident, les ennuis peuvent très vite arriver.

Finalement, on prendra l'avion … obligatoirement à Roissy, puisqu'il n'existe aucune liaison directe avec Tripoli depuis Barcelone, Toulouse, Marseille ou Lyon. Seule la compagnie libyenne Afryquia Airlines assure la liaison quotidienne Paris-Tripoli et ne contraint pas, comme d'autres, à faire escale à Amsterdam, Hambourg ou Vienne, ce qui augmenterait d'autant le prix du billet et la durée du voyage.

Renseignement pris, il ne s'agit nullement d'une compagnie d'avions-poubelles, mais les commentaires lus sur internet nous inciteront quand même à placer la moitié des affaires de chacun dans la valise de l'autre, comme çà, ils ne vont tout de même pas nous perdre les deux à la fois !

Les billets sont achetés via internet en décembre, nous informons difficilement Abou (les liaisons téléphoniques avec la Libye sont plutôt capricieuses) que nous débarquerons à Tripoli le 1er mars. Il nous informe verbalement du tarif demandé par l'agence pour laquelle il travaille, aucun contrat n'est établi, tout se fait "à la confiance". Il faudra juste lui envoyer la copie de nos passeports – avec la traduction (obligatoire depuis quelques mois) en arabe – quelques semaines avant notre départ, en vue de l'établissement des visas.

D'autres activités nous occupent, le mois de février arrive, lorsque Abou nous contacte par e-mail pour nous écrire en substance : n'achetez pas encore vos billets (il a oublié que c'est déjà fait) car il y a un problème pour les visas, qu'on ne peut plus obtenir pour seulement 2 personnes, il faut à présent un minimum de 5 voyageurs !

Il faut préciser qu'à partir de 5 personnes, un groupe doit être nécessairement accompagné par un "policier touristique" dont nous n'avons pu réellement découvrir le rôle exact : nous protéger, nous empêcher de faire des bêtises, ou les deux à la fois ? Mystère …

En tous cas, patatras, voilà une belle tracasserie administrative qui va tout nous flanquer par terre, d'autant que nos billets d'avion ne sont plus remboursables ! Abou nous explique qu'il va essayer de "se débrouiller" mais après quelques jours, force est de constater qu'il manque toujours les trois voyageurs pour compléter notre nouveau "club des cinq".

Nous pensons alors aux compagnons de notre précédent voyage : peut-être certains accepteront-ils ne nous fournir la photocopie de leurs passeports – avec la fameuse traduction en arabe puisque nous étions ensemble en Libye au mois de novembre. Nous contactons deux couples qui s'empressent de nous donner le coup de main. L'un d'eux possède un scanner qui sort tout juste de sa boîte : pour un coup d'essai, c'est un coup de maître, les passeports scannés arrivent rapidement en pièces jointes d'un e-mail, et ils repartent aussitôt en direction de Tripoli par le même canal.

A huit jours du départ, e-mail d'Abou, accompagné du précieux sésame : une feuille revêtue de jolis cachets et de signatures, avec les coordonnées des 5 participants. Mais le soulagement est de courte durée : tout ce qui concerne nos compagnons virtuels est parfaitement exact, mais il y a des erreurs dans nos numéros de passeports et dans nos dates de naissance !

S.O.S. en gros caractères à Abou, appels téléphoniques souvent interrompus … deux jours avant le départ, les visas rectifiés arrivent enfin. Gros soupir de soulagement, on va pouvoir entreprendre de faire les bagages.

Quelques heures de TGV pour "monter" vers Paris, une nuit à l'hôtel à Roissy, où il n'y a strictement rien à voir, on se présente le lendemain à l'embarquement … nos passeports et visas sont épluchés attentivement, mais personne ne se soucie de savoir où sont les trois autres.

Notre A 320 décolle avec (seulement) une demi-heure de retard, et survole à haute altitude la place de l'Etoile (pardon, "Charles de Gaulle") avant d'atterrir à Tripoli trois heures plus tard.

Nouveau contrôle minutieux des passeports et des visas, sans que nul s'inquiète du sort des trois absents … Nous récupérons nos deux (mais oui, les deux !) valises et retrouvons avec un plaisir partagé notre "petit frère" Abou qui nous attendait patiemment pour nous déposer à notre hôtel de Sabratha, près de Tripoli.

Extérieurement, l'hôtel ne paraît pas si mal. La chambre, par contre, "n'est pas triste".

Elle rappelle certains hôtels miteux de province, moches et vieillots, avec un mobilier rudimentaire. Les lits sont équipés sommairement d'un drap de dessous douteux et d'une couverture, sans le moindre drap de dessus. La moitié des éclairages ne fonctionne pas, l'installation électrique a manifestement connu des jours meilleurs, certains câbles pendent hors de leurs gaines … Le meilleur est à découvrir dans la salle de bains où l'armoire de toilette en plastique a dû brûler à cause d'une lampe trop puissante, remplacée à présent par une ampoule économique qui pend au bout d'un fil sortant du dessus noirci et à moitié fondu. Le lavabo et la robinetterie sont hors d'âge, bien peu tentants, tout comme l'abattant des toilettes qui bénéficie d'une liberté absolument totale, et la douche … eh bien elle est inutilisable, le flexible est mourant et surtout, il n'y a ni bac, ni paroi ni rideau : le premier qui oserait se doucher "noierait" totalement la pièce dont l'évacuation incertaine est cachée quelque part derrière le pied du lavabo. Et comme l'eau chaude est fournie par un petit cumulus électrique dont les fils d'alimentation pendouillent lamentablement, et que les serviettes sont minuscules, nous décidons courageusement de nous réfugier dans l'abstention.

Pendant ce temps-là, Abou qui nous invite à dîner est revenu nous chercher avec sa vieille Daihatsu dans laquelle seul le moteur fonctionne encore, pour nous conduire chez lui, puisqu'il habite Sabratha même. Surprise, sa maison, qu'il a construite lui-même, paraît gigantesque, la pièce principale doit faire une petite centaine de mètres carrés, une fontaine en circuit fermé qui va du sol au très, très haut plafond trône au centre, et nous nous installons sur des banquettes qui occupent un des murs en attendant que se présentent ses deux jeunes enfants, sa femme Aïcha (nous comprendrons plus tard qu'il s'agit d'un privilège réservé aux intimes), puis deux ou trois frères et cousins qui vont dîner avec nous. Nous faisons également la connaissance de la mère d'Aïcha, qui supervise les opérations, et de deux autres femmes, sœurs ou belles-soeurs.

Les femmes apportent les mets sur une table dressée à l'européenne, elles ont cuisiné pour un régiment, et à la fin de l'excellent dîner, les plats qui vont repartir donnent l'impression qu'ils ont été à peine entamés.

Nani est ensuite invitée à rejoindre les femmes dans leurs "quartiers réservés", dont elle ressort, hilare, au bout d'une demi-heure, habillée à la mode locale, couverte de bijoux et la main droite "décorée" de dessins au henné :

Les femmes de la maison ont joué avec elle un peu comme avec une poupée, et elles l'ont transformée en mariée à la mode libyenne, tandis qu'un des hommes me faisait revêtir son habit pour "faire plus vrai" ! Nous revoici jeunes mariés !

Les choses sérieuses commencent le lendemain : Abou revient avec notre chauffeur, qui est un de ses amis. Celui-ci porte un prénom qui se prononce un peu comme "Radjeb". Il semble très sympathique, et se laisse re-baptiser illico "Roger", tandis que, par mesure de réciprocité, Abou nous re-nomme "Myriam" et "Farid".

Roger, pour un libyen, est un homme aisé, il possède quelques camions et il délègue son activité de transporteur à quelques uns des … douze fils qu'il a de ses deux épouses. Et il a décidé de joindre l'agréable à l'utile en nous convoyant jusqu'à un désert qu'il ne connaît pas encore lui-même.

Son Mercedes Vito aux vitres surteintées et aux sièges revêtus de cuir a sans doute beaucoup vécu, la défaillance de quelques accessoires le prouve, mais, pour la Libye, c'est un véritable véhicule de V.I.P.

Et nous voilà partis, en direction du sud, sur une route récente en très bon état que les cartes s'obstinent à considérer comme une simple piste. La circulation est peu

dense, hormis dans les agglomérations. On rencontre quantité de véhicules utilitaires allant du véritable 4x4 Toyota aux copies marquées "Awscar" ou "Gonow", made in China, et même à des "Tayota" (!) de même origine.

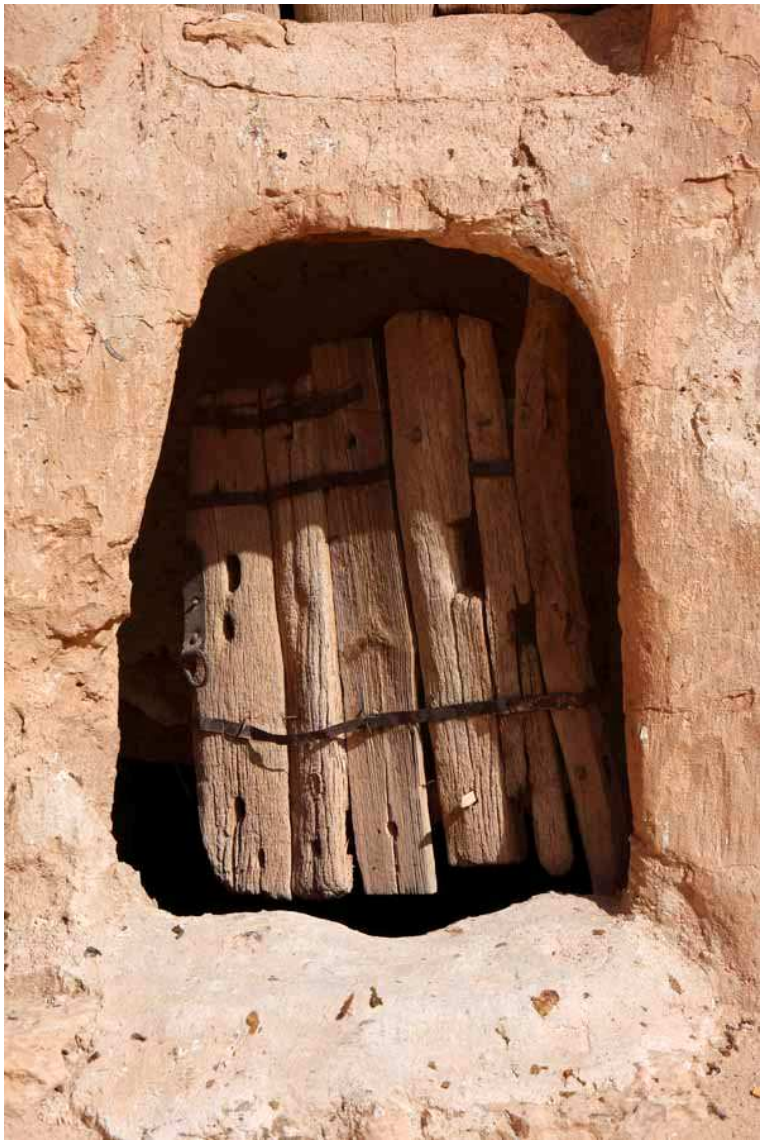
Parfois, on se croirait revenu quelque 50 ans en arrière à proximité de la sortie des usines Peugeot, tant sont nombreuses les antiques 404 carrossées en pick-up encore en circulation. La plupart des voitures sont des véhicules d'occasion, beaucoup arborent encore leur ancienne plaque de nationalité, il y a une majorité de suisses, d'allemandes et de hollandaises qui ont traversé la Méditerranée pour entreprendre ici leur seconde carrière. Certaines sont franchement des poubelles, qui ont perdu depuis longtemps tout espoir d'affronter avec succès un quelconque contrôle technique, mais ici elles roulent et c'est l'essentiel …

La présence de la police, omniprésente aux carrefours en ville, est plus que symbolique sur la route, hormis aux points de contrôle qui jalonnent le parcours et où l'arrêt est obligatoire pour la présentation des papiers. La vérification se borne souvent à un geste signifiant "allez-y". Personne ne respecte la signalisation, lorsqu'elle existe, et on roule allègrement à 100 lorsque les panneaux prescrivent "50". Pourquoi s'en faire, lorsqu'il n'y a aucun radar et quand le litre de super coûte l'équivalent de … 10 centimes d'euro, production locale oblige ? Les dépassements s'effectuent aussi bien par la gauche que par la droite, et personne ne se formalise de l'occupation de la partie gauche de la chaussée par un conducteur lymphatique cherchant à éviter quelques rares trous.

Roger ne traîne pas, il sait que la route sera longue. Assis tout à l'arrière, nous ne pouvons lire le compteur, mais j'évalue la vitesse entre 160 et 180 km/h (le chiffre de 180 sera confirmé ultérieurement par Abou, qui est assis à côté du chauffeur) !

La route est généralement rectiligne, de rares panneaux annoncent des courbes si larges que seul un conducteur assoupi par la monotonie du trajet pourrait s'y laisser prendre, Roger ne diminue pas l'allure et, lorsqu'il double un autre véhicule, il le "rase" quasiment à quelques centimètres… Personne ne proteste, ni à l'extérieur du la voiture, ni à l'intérieur, et en fait, si Roger est très calme et se révèle excellent conducteur, il perdrait bien deux ou trois douzaines de points à l'heure si on le lâchait sur nos routes !

Nous nous arrêtons dans le Djebel Nefoussa, fief des Berbères libyens, pour visiter un ancien grenier à céréales fortifié remontant au 12ème siècle : le bâtiment, haut d'une dizaine de mètres a la forme d'une couronne de plus de 50 mètres de diamètre. Quelques minuscules ouvertures d'aération donnent sur l'extérieur, tandis que depuis la cour circulaire qui constitue l'intérieur, on voit quantité d'ouvertures réparties sur quatre étages, fermées encore pour certaines par une porte en troncs de palmiers, chacune correspondant à un silo.

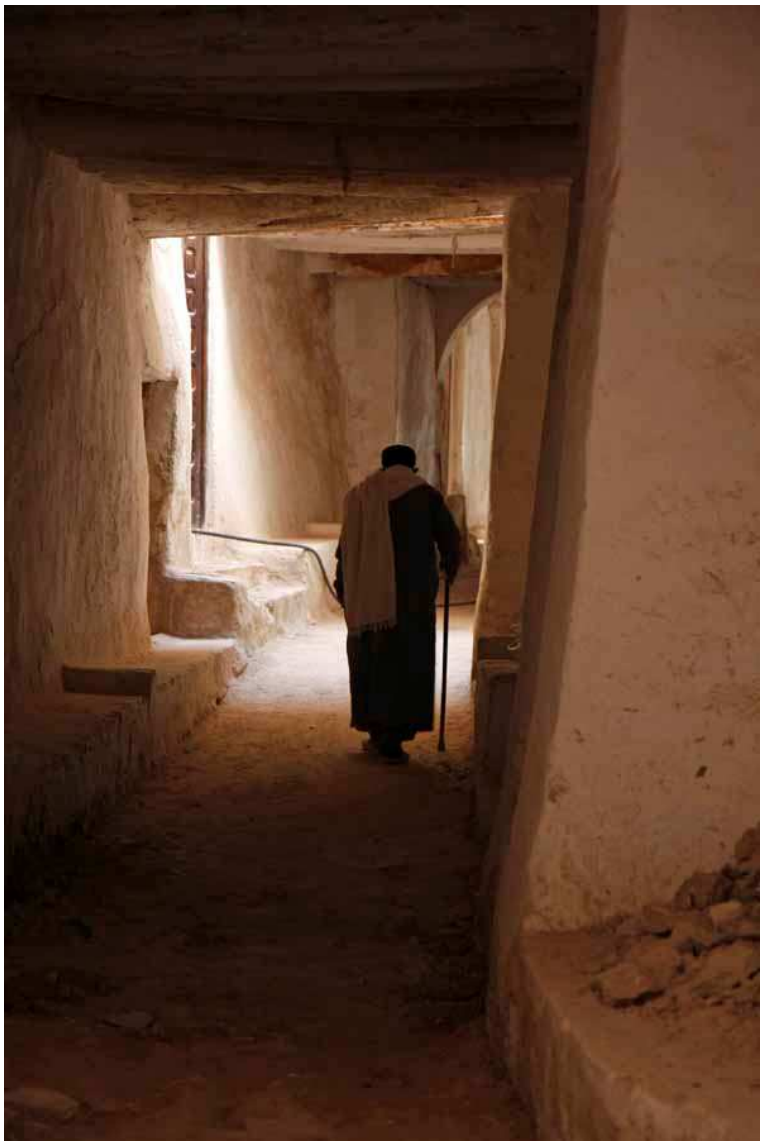


L'étape se fait à Ghadamès, à plus de 600 km au sud-ouest de Tripoli. L'hôtel Ben Yedder nous a réservé une chambre dont le ménage a dû être fait il y a longtemps à en juger par la couche de poussière visible çà et là. Il n'y a pas de draps du tout, et nous devons nous en acheter, ainsi que du papier hygiénique, au premier bazar venu. La salle de bains comporte une baignoire avec une douche qui fonctionne assez bien. C'est le luxe !

Après dîner, nous faisons un tour à pied en ville avec Abou, et le hasard (non, c'est vrai, il n'y en a pas !) le place sur le chemin d'un de ses vieux amis, Mustapha, qu'il n'a pas revu depuis quelque temps, et qui s'offre immédiatement pour nous guider le lendemain et pour nous faire goûter un couscous chez lui.

La vieille ville est quasiment abandonnée, on n'y rencontrera qu'un vieillard qui chemine, digne dans sa toge. Pour lutter contre la chaleur, les ruelles sont couvertes, et sont éclairées de loin en loin par des "puits de lumière" … quand il y en a, car certains tronçons sont carrément plongés dans l'obscurité. Ceci n'empêche pas

certains habitants de la ville neuve, comme Mustapha, de conserver leur ancienne habitation pour y retrouver la fraîcheur en été.



Un coup d'œil à la pièce d'eau alimentée par une résurgence provenant du sous-sol, et nommée "Fontaine du Cheval" ,

à l'origine de la création de l'oasis, et nous voici chez Mustapha. Sa femme a cuisiné un délicieux couscous au dromadaire qui nous est servi par un jeune fils du maître de maison, sur une toile cirée placée à même le tapis, devant les sièges bas où nous avons pris place. On mange à la libyenne, c'est-à-dire avec les doigts, tous dans le même plat. Myriam pourra voir brièvement la femme de Mustapha avant notre départ. Même Abou ne la verra pas, nous restons entre hommes. Sur les conseils d'Abou, comme nous n'avons pas eu le temps d'acheter un petit présent, nous donnons, un peu gênés tout de même, un billet de 5 € à Mustapha, mais celui-ci en paraît visiblement très satisfait !

L'après-midi, nous rendons visite au "Lac des Mouches", constitué de deux petits plans d'eau juxtaposés, et issus d'une source située en profondeur aux alentours de 80 mètres. La seule végétation consiste en quelques rares tamaris bordant les lacs, situés au milieu d'une étendue rocailleuse et aride. Nous sommes les seuls, il n'y a vraisemblablement personne à des kilomètres à la ronde, et c'est une grande impression de calme et de sérénité qui nous envahit.

Après une seconde nuit à Ghadamès, nous reprenons la route du sud. Roger roule toujours aussi vite, et nous dépassons en trombe un car occupé par un groupe de hollandais qui ont passé la nuit dans notre hôtel, et qui ont pris la route une bonne heure avant nous.

Soudain, le vent se lève et nous évoluons bientôt en pleine tempête de sable. Roger doit tout de même ralentir, on distingue à peine la route, et il nous fait expliquer par Abou combien les peintures des voitures sont malmenées lorsqu'elles subissent un tel "sablage".

Il y a encore 600 kilomètres à avaler jusqu'à Sebba, et la tempête est enfin derrière nous lorsque Roger se penche avec inquiétude sur son tableau de bord, ralentit et finit par se garer … c'est la panne. Il commence par ôter et inspecter tous les fusibles de la boîte à fusibles (qui se promène en toute liberté sous son siège), redémarre le moteur qui tourne un instant puis s'étouffe, il bricole ici et là, débranche carrément le débitmètre d'air, rien n'y fait …

Après une heure d'efforts infructueux, nous voyons poindre à l'horizon le car des hollandais qui stoppe en voyant les signes désespérés que nous lui adressons. Nous repartons dans l'autocar, les hollandais ayant par bonheur quelques places libres, et Roger se laisse remorquer. Le car est vétuste, il n'avance pas vite, surtout avec le Mercedes en remorque mais au moins, il roule, lui ! La fable "la lièvre et la tortue" nous revient immédiatement à l'esprit …

Nous voici arrivés pour la nuit dans un "camping" qui est en réalité un village de paillotes, style Club Med des années 70, avec des douches et des sanitaires étonnamment propres. Entre temps, Roger a téléphoné chez lui, deux de ses fils vont faire le trajet d'une traite dans la nuit depuis Sabratha avec une autre voiture

pour l'aider à réparer ! Nous filons nous coucher après un couscous servi au restaurant du camping.

Le 5 mars, nous quittons notre hébergement après avoir fait la connaissance de nos nouveaux compagnons : le jeune Sanoussi, devenu par nos soins "Sans Souci", conduit un antique pick-upToyota qui affiche plus de 300 000 km au compteur et qui contient l'essentiel du matériel de bivouac ainsi que les bidons d'eau et nos réserves de nourriture. Et Djemal, "J'ai mal", pilote un Land Cruiser modèle 84, qui avoue également 300 000 km, et dans lequel nous prenons place avec les bagages.

Roger est tout content, la veille au soir, il a trouvé tout seul l'origine de la panne, qui provient de l'encrassement d'un minuscule filtre à essence heureusement très accessible à l'avant du moteur. Il incrimine la qualité de l'essence achetée la veille, et dont il transporte en permanence une quarantaine de litres dans des bidons, car les stations-service sont plutôt rares..Ses fils profiteront de l'occasion pour faire un peu de tourisme avant de regagner la maison.

Et nous voici enfin dans le désert de l'Akakus. Les points d'eau n'étant pas encore très éloignés, nous rencontrons quelques troupeaux de dromadaires

qui vaquent librement à leurs occupations. Quelques touffes d'une herbe jaune et dure leur servent de maigre pâture. D'après Abou, il y aurait en moyenne un mâle pour 40 femelles, de quoi rendre rêveur le libyen moyen, qui, légalement, n'a droit qu'à quatre femmes au maximum ! Les polygames sont tout de même rares, car le système coûte cher. Roger fait un peu figure d'exception avec ses deux épouses, auxquelles il a l'obligation d'assurer un traitement absolument égal : même surface de chambre, même ameublement, cadeaux strictement identiques !

Le jour va bientôt finir, Djemal choisit un emplacement dans les dunes, et nos guides installent le campement, avec sa cuisine de fortune. Pendant ce temps, nous explorons les environs : le coucher du soleil sur les rochers déchiquetés et sur les dunes est absolument féerique.

Personne, à part nous cinq … et une gerboise qui vient chiper des épluchures de carottes jusqu'aux pieds du cuisinier. C'est le grand calme, le silence. Nous dînons à la lumière d'un gai feu de camp, Djemal et Sans Souci ayant fait ample provision de bois mort avant notre entrée dans le désert. Les restes du feu leur permettent de préparer du thé à la menthe avant que chacun se glisse sous sa tente, tout habillé.

Auparavant, nous avons eu la surprise de voir Roger, qui a soigneusement découpé de la viande de dromadaire, en disposer les morceaux à même un vulgaire bout de carton posé … sur le capot d'un des 4x4, après les avoir saupoudrés de sel. Notre dromadaire va donc passer la nuit à la belle étoile ! Heureusement, il n'y a même pas une mouche pour s'en soucier …

Dans la nuit, nous nous réveillons et sortons de la tente. Aucun bruit, une obscurité qui serait totale sans le petit croissant de lune, et surtout, un ciel comme nous n'en avons encore jamais vu et dont la pureté permet d'apercevoir une incroyable myriade d'étoiles : un spectacle grandiose !

Le 6 au matin, la table du petit-déjeuner est prête : thé, café, œufs, fromage, pain, rien n'y manque.

La toilette est des plus succinctes, et se limite au brossage des dents, la quantité d'eau emportée étant limitée.

On repart, on admire les dunes aux formes changeantes, les courbes sensuelles alternant avec les arêtes vives, les amas rocheux sculptés par le vent,

qui parfois leur donne des formes étranges, tel ce "rocher du doigt" dressé en équilibre, et qui domine les environs de ses 20 mètres de hauteur

ou celui-ci, qui a la forme d'un cône éventré sur un côté, où celui-là, qui ressemble à une toupie géante. On rencontre aussi une arche naturelle, créée par l'érosion éolienne, et sous laquelle plusieurs véhicules pourraient passer de front. Et on trouve les premières peintures rupestres, appliquées en rouge ou en blanc sur la roche rose, et abritées sous des saillies rocheuses, avec cette femme qui secoue un palmier, ces dromadaires, ces bouquetins, vieux de plusieurs millénaires mais incroyablement bien conservés.

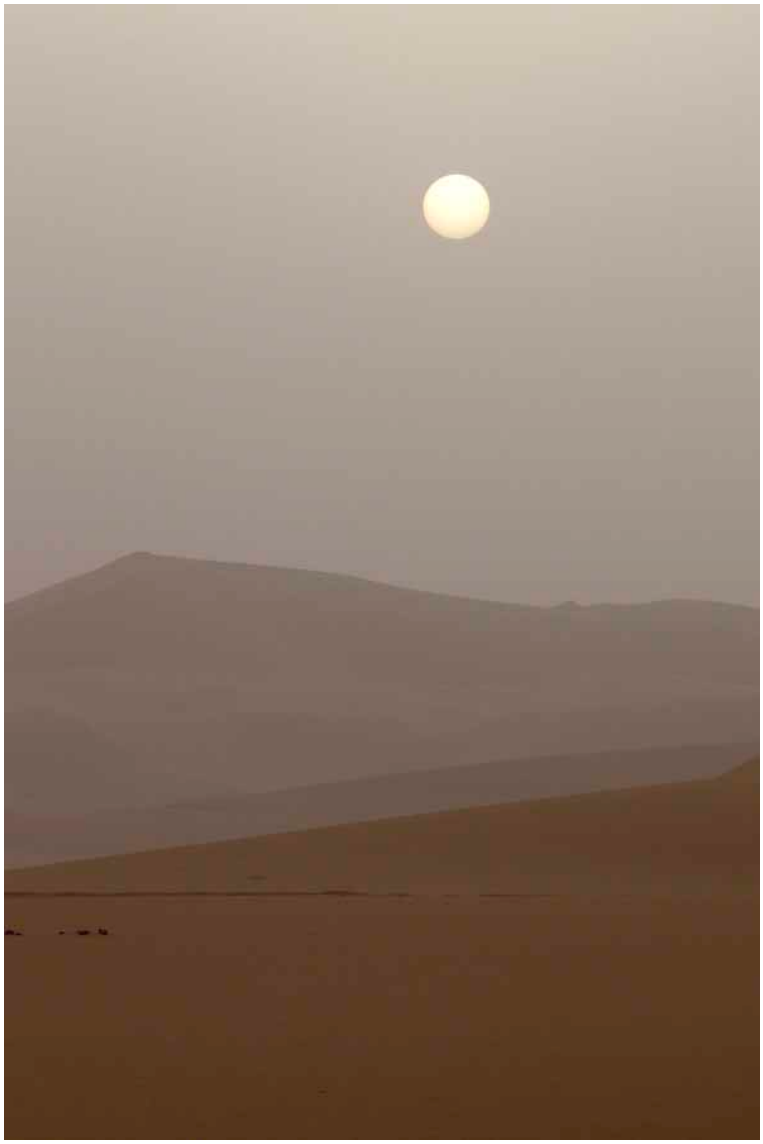
On trouve aussi une étonnante représentation en perspective d'un char à deux roues, tiré par un cheval (?) et monté par une silhouette rouge qui paraît manier un fouet. On découvre des scènes guerrières dont les petits personnages tiennent lances et arcs.

C'est pour nous un émerveillement permanent.

A la fin du jour, les dunes se parent de couleurs splendides à dominante ocre et le soleil couchant en accentue les reliefs,

Mais ce soir, le vent se lève, et le ciel est devenu comme poussiéreux lorsque le campement est installé.

Le 7 (Myriam dixit, parce que je dormais du sommeil du juste), nos guides se sont levés pour la première prière vers 5 heures avant de retourner se coucher. La seconde prière a été dite vers 7 heures. Ce matin, il fait plutôt frisquet, un pâle soleil ne parvient pas à nous réchauffer,



le vent souffle toujours, nous repartons vers l'oued de Messak. Ici, les roches d'un grès variant du jaune pâle à l'orange ont été littéralement feuilletées par l'érosion, on en trouve partout des plaques ou des morceaux détachés, curieusement sculptés mais incroyablement friables.

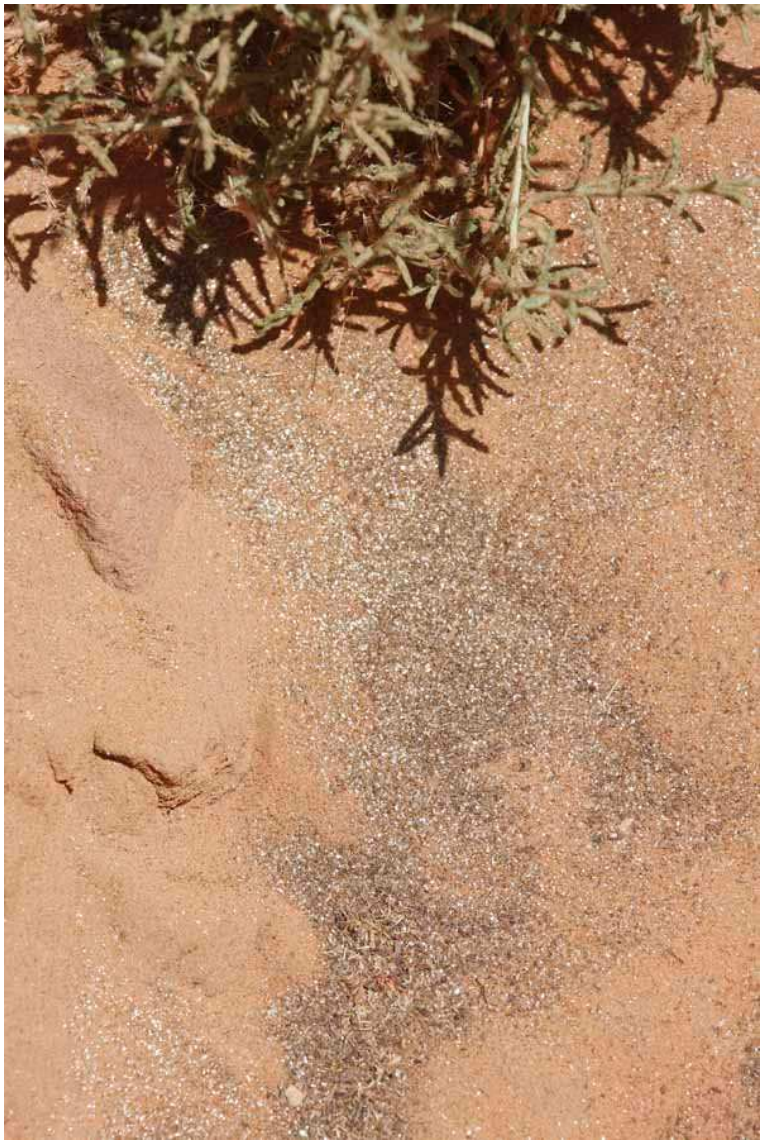
Nous continuons en direction de l'Erg Mourzouk. Au soir, le vent est toujours présent, on arrête les voitures de manière à protéger un peu l'emplacement des tentes. La "cuisine" est installée à l'abri d'un tapis tendu verticalement entre les 4x4, et comme il ne fait guère chaud, nous dînons rapidement à genoux sous notre petite tente avant de nous coucher.

Le 8, lorsque nous nous réveillons, la fraîcheur persiste, notre campement est à l'ombre de la dune. Heureusement, il suffit de parcourir 200 mètres pour aller à la rencontre d'un soleil de nouveau généreux.

C'est le départ vers le site archéologique de Wadi Matkhandouch, colline de pierres posée sur une lande aride parsemée de touffes de broussailles rabougries. Ici, ce ne sont plus des peintures, mais des gravures rupestres, remontant à plus de 12 000 ans, qui s'offrent aux regards : elles racontent essentiellement la faune d'une époque où le désert n'était pas encore le désert. On peut voir dans la pierre rose des girafes, des autruches, des éléphants, des chevaux et même un crocodile. La plus belle de ces gravures, sur un bloc au sommet de la colline, montre deux félins s'opposant l'un à l'autre, debout sur leurs pattes arrières, au dessus d'un troupeau d'autruches.

Le trait est généralement profond, et le "corps" des animaux, soigneusement poli, contraste de manière saisissante avec la surface granuleuse de la roche brute.

En redescendant, nous découvrons dans le sable une petite traînée brillante :



ce sont des paillettes d'argent ; dans la région, ce métal est recueilli par les touaregs qui le transforment en bijoux, fourreaux de couteaux, etc …

Après avoir repris la route, ou plutôt la piste, nous avons la surprise de voir surgir du no man's land un convoi de deux ou trois camions à la cargaison entièrement bâchée et incroyablement poussiéreux tirant des remorques bâchées elles aussi. On dirait qu'ils viennent du néant et qu'ils s'en vont vers nulle part …

La seconde surprise vient ensuite d'une étendue verdoyante qui s'offre subitement aux regards : il s'agit de l'entreprise agricole de Maknoussa, où un système d'arrosage automatique permet la culture de céréales en plein désert !

Et voici que la piste aboutit au goudron ! C'est la route qui conduit à Djerma, ancienne capitale de l'empire Garamante. Djemal roule sur un objet qui traînait sur la chaussée, un pneu éclate "en douceur" : le caoutchouc du flanc a disparu sur une bonne surface, mais la carcasse est demeurée à peu près intacte, ce qui fait que le pneu met quelques secondes avant d'être à plat.

Nous allons loger à l'auberge de jeunesse, car il n'y a aucun hôtel dans les environs. Le bâtiment semble récent, il comporte un étage et depuis la terrasse, qui est en fait le plancher d'un éventuel futur second étage, on peut apercevoir la ville. Curieuse vision que ces quelques maisons cubiques et ce minaret, sur fond de dunes à perte de vue.

L'auberge de jeunesse est presque déserte, nous en sommes les seuls clients. La perspective de la douche tant attendue après 5 jours dans les mêmes vêtements portés jour et nuit nous ravit. Las, la baignoire est crasseuse, le chauffe-eau n'a pas été branché … et il n'y a quasiment pas d'eau, sauf à la chasse d'eau, qui fuit abondamment ! Ce sera donc pour demain matin …sauf que dans la nuit, survient une panne de courant qui durera jusqu'à notre départ. Adieu la douche … on se contente de la "toilette du chat".

Le 9, départ en direction des lacs d'Oubari.

Djemal diminue la pression des pneus, le trajet se faisant maintenant à travers les dunes. Il n'a pas trouvé de pneu de rechange. Inch'Allah … De son côté, Sans Souci a eu un petit … souci : il a oublié de rattacher au chassis, à travers le moteur, la sangle qui supplée le verrou défaillant de son capot-moteur (!), lequel s'est relevé brusquement en cours de route et a cassé le pare-brise.

Djemal a envie de fumer une cigarette, il nous arrête au sommet d'une dune pour nous permettre d'expérimenter la descente à pied. "Myriam", ravie, dévale la pente à grandes enjambées, suivie par Abou. Je reste en arrière pour les photos et immortalise Abou, qui, emporté par son élan, trébuche et effectue une magnifique roulade dans le sable.

Au bord des lacs, quelques touaregs

ont exposé sur des couvertures le produit de leur artisanat. Comme ils sont tous plus ou moins de la même famille, l'achat de quelques bricoles à un seul d'entre eux les comble tous. Ils acceptent volontiers d'être photographiés et demandent l'envoi de la photo … à leur adresse internet.

L'un des onze lacs d'Oubari est à peu près à sec, l'agriculture et la baisse des nappes phréatiques l'ont tué. Les palmiers qui le bordent sont mourants à leur tour …

C'est la triste répétition de l'aventure des Garamantes, dont nous visitons à présent la cité ruinée de Garama. La ville fut bâtie en pierres et en boue séchée au premier siècle de notre ère, mais ses derniers habitants, ayant sur-exploité les ressources naturelles en eau, furent contraints à l'abandon de leur cité vers l'an 500.

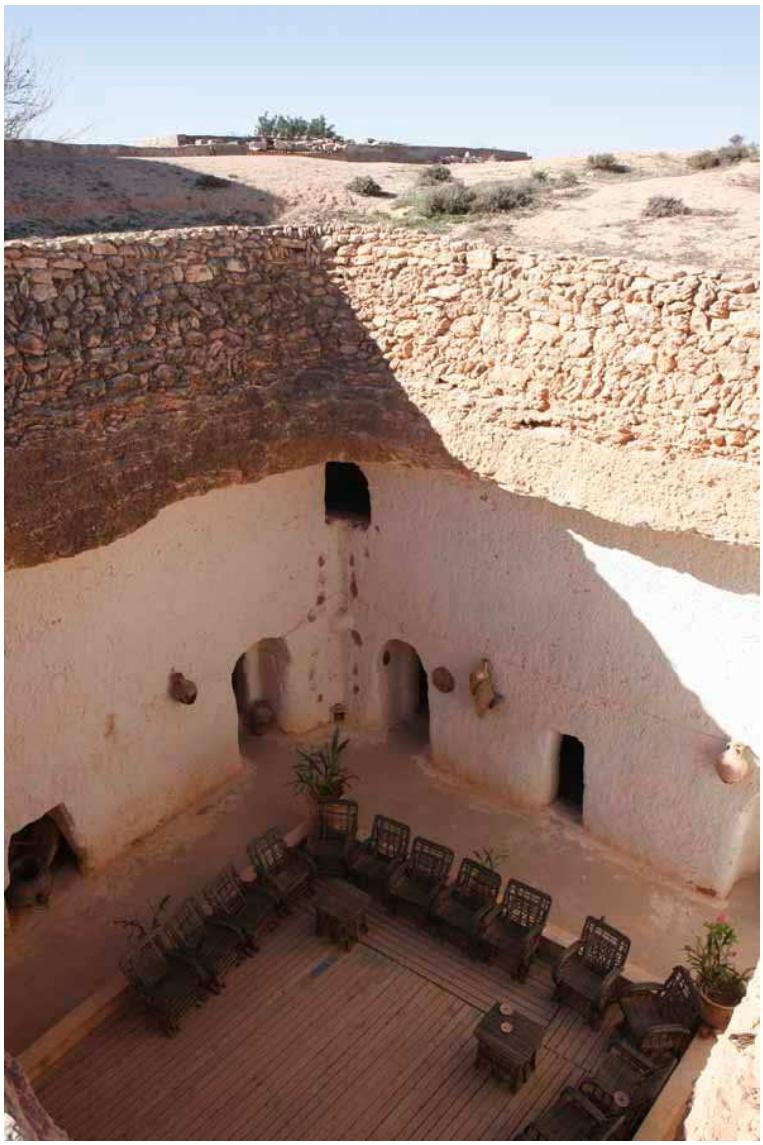
Nous retournons enfin à notre "camping" du 4 mars. Je file sous la douche tout habillé et, dans la foulée, je me lave ainsi que mon linge avec un indicible plaisir. Curieusement, dans ce pays où l'eau est rare, on ne compte plus les installations sanitaires "fuiteuses" qui glougloutent en permanence …

Dans ces conditions, la pharaonique "Grande Rivière Artificielle" voulue par le colonel Khadafi comme "la huitième merveille du Monde" a du souci à se faire, dans un pays où la notion même d'entretien paraît saugrenue. Il s'agit de rien moins qu'un transport jusqu'aux villes côtières, sur des centaines de kilomètres, au moyen d'énormes tuyaux, de l'eau fossile pompée sous le désert, et datant de l'époque où le pays était verdoyant. Si certains tronçons sont d'ores et déjà opérationnels, le chantier est toujours en cours et il est habituel de rencontrer des semi-remorques transportant ces tuyaux au diamètre impressionnant.

Le 10, nous reprenons la route vers le nord. La halte pour le déjeuner se fera cette fois, non pas sous forme de pique-nique, mais dans un restaurant au bord de la route, dont, curieusement, la terrasse jouxte sans aucune frontière celle de la mosquée voisine.

La nuit se passe à Gharyan, dans un hôtel d'état fraîchement rénové mais – une fois de plus – très mal entretenu.

Le 11, visite des maisons souterraines de Gharyan. Elles ont été creusées dans la roche, et chacune est distribuées autour d'une cour qui est en réalité le fond d'un puits carré d'environ 10 mètres de côté, et profond d'environ 8 mètres. En été, il y fait frais, et la disposition des lieux protège non seulement de la chaleur, mais également des éventuels envahisseurs. En effet, à 50 mètres, on ne soupçonne pas la présence d'une habitation souterraine et il est vraisemblable que la nuit, il y a grand risque à se promener, le bord de la fosse n'étant ni clôturé ni même matérialisé.



Actuellement, ces maisons sont pratiquement toutes abandonnées au profit d'habitations modernes.

Nous rendons aussi une petite visite à la ville ancienne abandonnée de Yefren, qui remonte à plus de cinq siècles. Non loin de là, dans la ville moderne, habite Salem. Salem, c'est encore une des nombreuses connaissances d'Abou et, averti de notre passage, il a tenu à nous inviter en même temps que son ami ! Salem, ancien colonel de l'armée libyenne, est un homme extrêmement cordial et sympathique (je crois que c'est une constante chez les libyens en général et chez les amis d'Abou en particulier !) à la peau et aux yeux curieusement clairs. Nous déjeunons assis par terre ou agenouillés, le plateau commun posé sur le sol. Nous sommes sidérés quand arrive le père de Salem : à 90 ans, il est assez souple pour s'accroupir et se relever sans effort, il voit clair, entend fort bien et paraît avoir conservé une dentition intacte. Avec sa barbe blanche, son bonnet blanc et ses yeux clairs, c'est un sacrément beau vieillard qui se tient droit comme un i et qui a fière allure !

Par contre, si nous avons entrevu le fils de la maison, qui a fait le service du repas, je n'ai - évidemment – pas été admis à saluer la femme de Salem …

En reprenant la route après les congratulations d'usage, et la séance-photo souhaitée par nos hôtes, qui n'avaient jamais vu de français auparavant, nous allons au village berbère abandonné de Termeisa, dans le Djebel Nefoussa. Depuis Termeisa, édifié en bordure d'une falaise, on a en contrebas un panorama impressionnant, à perte de vue, sur le Sahel al Djefara, raviné par d'innombrables oueds.

Le soir, nous voici de retour à notre point de départ de Sabratha. Nos remarques discrètes concernant la qualité de la chambre du premier soir ont porté leurs fruits et, cette fois, c'est une suite qui nous est proposée. Comme d'habitude, tout fuit à la salle de bains, et il faudra bien en fermer la porte pour ne pas entendre le ploc-ploc des gouttes d'eau, mais il y a au moins un bac à douche, le chauffe-eau fonctionne, et l'abattant des toilettes est ferme à son poste !

Le 12 mars, Abou nous emmène à l'amphithéâtre de Sabratha, que nous n'avions pas encore vu lors de nos précédentes visites. L'ouvrage a été édifié au 2ème siècle de notre ère, sur l'emplacement d'une ancienne carrière. Certains gradins sont bien conservés, et le sol de l'arène est creusé d'une fosse en forme de croix qui était à l'origine couverte d'un plancher de bois. Cette fosse servait à faciliter l'accès des gladiateurs ... et l'évacuation des cadavres.

Depuis l'amphithéâtre, on aperçoit au loin le splendide théâtre,

qui fut partiellement et patiemment remonté par les archéologues, lors de l'occupation italienne. Mussolini avait à coeur la restauration des vestiges romains en Libye, car ils témoignaient de la grandeur de Rome ... et justifiaient donc l'occupation

du pays par les italiens ! Cà et là, les colonnes d'anciens édifices publics sont dressées vers le ciel,

et on effectue - pour la 5ème fois ! - une brève visite de ce site exceptionnel qu'il est grand temps d'admirer (comme les autres d'ailleurs), car les trouvailles des archéologues (statues, mosaïques

et autres) sont à présent privées de la protection du sable d'où elles ont été sorties et risquent fort, si l'inaction des autorités libyennes se prolonge, de s'éparpiller en petits morceaux ...

Pour le déjeuner, Abou nous emmène avec sa femme Aïcha et leur fils âgé de 15 ans pour un pique-nique dans la nature, c'est une distraction très prisée des libyens. On emporte quelques matelas, tapis, instruments de cuisine, gril, et surtout les poissons achetés le matin directement auprès des pêcheurs. La présence d'Aïcha doit être considérée par nous comme un signe de grande confiance et de quasi-appartenance à la famille, mais, le temps du repas, elle me tournera quand même obstinément le dos ... Abou nous a expliqué que, lors des grandes sorties en famille, il y a le coin des hommes, bien évidemment séparé celui des femmes, et que ce sont habituellement les enfants qui jouent le rôle de messagers entre les deux groupes !

Dans l'après-midi, on rend une petite visite aux parents d'Aïcha, qui sont agriculteurs dans les environs. Je dois rester tranquillement dehors, assis à l'ombre des orangers et des citronniers qui nous entourent, avec un grand verre de jus d'oranges fraîchement pressées, tandis que seule Myriam est admise à voir les soeurs d'Aïcha. Ces dernières la prennent de nouveau amicalement comme jouet, l'habillent et la maquillent. Sa main gauche n'échappe au henné que grâce aux appels d'Abou – qui lui non plus n'est pas entré dans la maison – et qui compte nous emmener maintenant chez Roger.

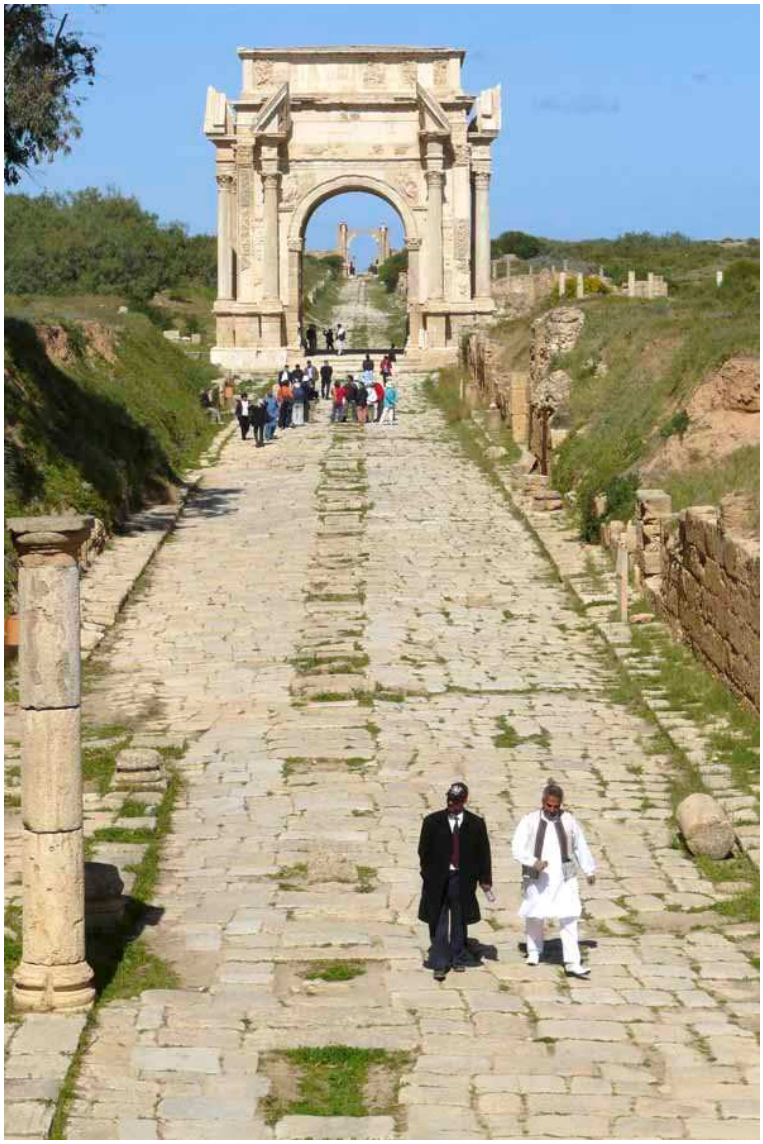
Chez Roger, c'est comme chez Abou, tout un quartier est investi par la même famille, frères, cousins, parents. Dans le coin, tout le monde ou presque porte le même nom. Mais le facteur n'a pas à s'en faire, il ne fait plus depuis longtemps sa tournée à bicyclette, et il a été remplacé par une boîte postale qu'un membre de la famille relève de temps en temps pour tous les autres. De fait, en passant à la poste centrale de Tripoli, nous avons aperçu un nombre de boites postales réellement impressionnant.

Roger nous reçoit pour le dîner dans son « petit » salon, dont les 80 à 100 mètres carrés ne sont meublés que de banquettes faisant le tour de la pièce. Il y a un second salon, plus vaste ! Aux murs, un seul décor, la photo de son père. Au centre, un radiateur à bain d'huile qui paraît minuscule et qui peine à réchauffer l'atmosphère.

Naturellement, les deux femmes de Roger ne se montreront pas, Myriam seule les verra brièvement pour leur remettre des petits cadeaux (les mêmes pour chacune d'elles, bien entendu !) avant que nous prenions congé. Elle revient coiffée d'un joli foulard attaché par une broche et provenant de La Mecque, car Roger a eu dans le passé la chance d'y effectuer le Hadj, le voyage d'une vie.

Le lendemain 13 mars, Abou et Roger nous conduisent sur le site antique de Leptis Magna, à 2 heures de route de Tripoli. Nous l'avons déjà vu 3 fois, mais chaque nouvelle visite permet de découvrir d'autres détails ... et il y en a !

On débute par l'Arc de Septime Sévère.



Ce dernier, né en 146 après J.C. à Leptis Magna, est proclamé empereur en 193 (premier empereur africain de l'Empire Romain). Le splendide monument qui était devenu un tas de pierres a été patiemment remonté par les archéologues italiens dans les années 1930. On revoit les thermes, avec leurs piscines aux températures différenciées et leur système de chauffage par le sol et les murs. On retrouve avec plaisir la basilique sévérienne datant du 3ème siècle et on éprouve le même choc que la première fois en découvrant l'immense forum, esplanade de 6 000 mètres carrés, totalement fermée par de hauts murs autrefois revêtus de marbre. Aujourd'hui, le sol, qui était également pavé de marbre, est jonché de colonnes, de sculptures, de pierres taillées qui n'attendent que la bonne volonté d'hypothétiques archéologues pour retrouver leur place …

Après le théâtre, et sa vue grandiose sur la mer toute proche au travers des colonnes du mur de scène,

après les temples et le marché, nous repartons en pèlerinage vers l'amphithéâtre qui jouxte l'hippodrome, en bord de mer.

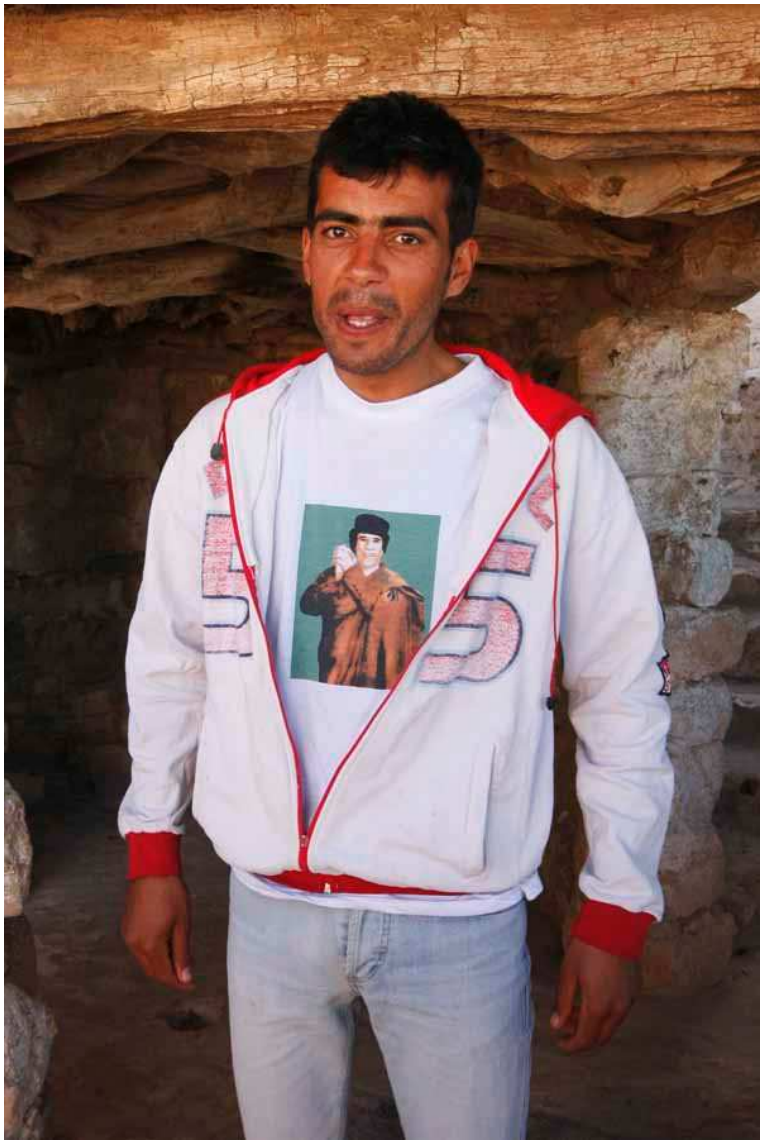
Les images-satellite visibles sur internet donnent une assez bonne idée de la disposition des sites, mais il faut être venu sur place pour les apprécier totalement.

Le samedi 14, la journée est consacrée à Tripoli. Visite d'un marché aux victuailles, flânerie dans la médina sont au programme.

Nous allons saluer un bijoutier que nous avions rencontré lors d'un voyage précédent : lorsqu'il était jeune, il a appris le métier en France ! Comme nous devons changer de l'argent, Abou nous emmène chez un autre bijoutier, qu'il connaît, et qui pratique le change comme un banquier, de manière parfaitement officielle.

En retournant à pied vers la voiture, nous traversons le quartier italien, qui fut l'ancien "beau quartier" de Tripoli, actuellement en cours de restauration, certains immeubles en ont bien besoin.

Le colonel Khadafi, lui, est omniprésent. Il a toujours l'air très content de lui sur de grands placards commémorant le 39ème anniversaire de sa "révolution" ou vantant les mérites de "la Grande Rivière Artificielle", on le trouve en miniatures sur de – très belles au demeurant – plaquettes de timbres, et il s'affiche même sur des tee-shirts ou sur le cadran de montres qu'on peut se procurer pour une vingtaine d'euros !



Dîner en compagnie d'Abou et de Roger au marché aux poissons : là-bas, on peut acheter les poissons qu'on désire à un des nombreux marchands, et le faire livrer à l'un des restaurants avoisinants où on aura retenu une table. Atmosphère typique garantie. Au moment de quitter le restaurant, je crois rêver : mais si, un des serveurs emplit les verres d'une tablée avec une bouteille portant l'étiquette bien lisible "Sidi Brahim" !

Il faut dire que nous sommes au régime sec depuis le 1er mars, car la consommation d'alcool est strictement prohibée et sévèrement réprimée en Libye. Nous n'avons d'ailleurs, au cours de notre périple, jamais aperçu la moindre goutte d'un quelconque liquide alcoolisé. Le serveur, interrogé, affirme benoîtement qu'il s'agit de jus de pomme ... de couleur étrangement incongrue !

Dernière nuit à l'hôtel de Tripoli. L'établissement apparaîtrait comme "normal" chez nous, avec deux, peut être trois étoiles. Là-bas, il est considéré un établissement de luxe. Tout fonctionne, rien ne fuit, c'est tout bonnement extraordinaire. Le lit est équipé avec draps de dessus et de dessous, le vrai bonheur, quoi ...

Abou nous offre en souvenir un Coran avec la traduction française en regard du texte arabe. Il nous dit qu'il n'a encore jamais fait un tel cadeau et qu'il ne le refera jamais. Il faut dire qu'Abou est profondément et sincèrement religieux. C'est lui qui faisait

l'appel à la prière dans le désert pour ses compagnons, c'est lui qui ne manque aucune des 5 prières quotidiennes "sauf en voyage, où en peut en faire une seule pour deux". Abou est persuadé qu'il doit tenter de "nous sauver", il nous l'a même carrément déclaré une fois. Nous ne nous convertirons sans doute pas pour autant, mais nous recevons le présent avec émotion des mains de notre "petit frère".

Le lendemain, à l'aéroport de Tripoli, nous prenons congé d'Abou et de Roger, le cœur un peu serré. Ils sont ravis de ces deux semaines passées en notre compagnie, et Roger nous avait même promis "devant Allah" qu'il était prêt à nous recevoir dans une annexe de sa maison pendant un an si nous le souhaitons. Ils ont été formidables, amicaux et hospitaliers, tout comme "J'ai Mal" et "Sans Souci" qui, eux, sont restés là où ils habitent, à la frontière du désert.

Dans l'Airbus qui survole les Alpes italiennes enneigées, nous pensons que nous serions heureux de pouvoir accepter l'invitation de Roger, mais que le sort réservé aux femmes ne nous permettrait certainement pas d'évoluer librement ... J'avais pourtant suggéré à Abou, toujours prompt à aborder avec nous les questions de société pour nous faire l'éloge de la Libye, d'inverser les rôles, de mettre les hommes à la place des femmes, et vice-versa ! "Mais, c'est impossible", avait-il répondu avec grand sérieux pour clore cette discussion …

Nous retournerons sans doute là-bas un jour – inch'Allah – car le pays et ses habitants sont réellement attachants, et ils ne sont pas encore "gangrenés" par le tourisme de masse comme leurs voisins tunisiens ou égyptiens, mais certainement pas pour une aussi longue durée que celle proposée par Roger, compte tenu du fossé culturel qui nous sépare. Dommage, car on les aime bien, et la réciproque est vraie … Salam Aleikoum !